

PRÉFACE

par

le Général CLAUSSE

***E**n 1948, le professeur MENARD, titulaire d'une chaire de lettres à la Faculté d'Alger et officier de réserve de l'Armée de l'Air, dans la rubrique littéraire de la Revue des Forces Aériennes, faisait le bilan critique des ouvrages récents d'écrivains aviateurs. Sans minimiser la valeur des auteurs évoqués autres que Marc Lissy il décernait sans discussion la palme à « Chasseurs, mes frères » et ceci aussi bien sur le plan littéraire que sur le plan intérêt du sujet évoqué et conté d'une manière particulièrement originale et plaisante.*

Le Poète écrivait par crises ou par rafales. Entre deux missions ou entre deux dégagements (cela dépendait beaucoup de la météo) il sortait sa petite portative, bourrait son brûle-gueule, l'allumait, le tétait un instant avec amour, puis s'installait sur un coin de table, à proximité de la cheminée ou du poêle de l'intendance. Un temps d'arrêt, de réflexion et c'était parti. Il nous semblait faire des arpèges sur sa petite mécanique, se déliant les jointures sans souci apparent d'aligner la moindre prose. Tout à coup il s'arrêtait, réfléchissait un brin. Son profil de satyre s'éclairait alors d'un large sourire sardonique et il lâchait en rafale une ou deux pages sans s'arrêter. Il venait de cerner la « bien bonne » qu'il espérait et pour ne pas qu'elle lui échappe il la gravait définitivement sur le papier.

Nous n'étions pas surpris par cette activité talentueuse du Poète. Outre ses occupations militaires il était rédacteur en chef d'un hebdomadaire littéraire d'Afrique du Nord de haute tenue. Il y publiait presque chaque semaine une nouvelle et certaines inspirèrent en partie « Chasseurs, mes frères ». Il n'était pas cachotier. Ses amis avaient facilement accès à ses brouillons. Bien que surpris plus tard par la parution de ce livre, nous avons vécu et les faits relatés (du moins une bonne partie) et la réalisation de ce petit chef-d'œuvre, délicieux d'esprit et de fines observations, remarquable par la légèreté et la variété d'une prose alerte, dénuée de toutes fioritures inutiles. Sa réédition, 32 ans après, nous semble devoir remporter un large succès, tant auprès des combattants des forces aériennes de la dernière guerre, qu'auprès des jeunes lecteurs à la recherche d'une littérature pure de tous les virus des temps modernes.

Ces jeunes pourraient croire que ce qu'ils ont lu relève de la plus haute fantaisie ou de la plaisanterie imaginative la plus déréglée. Qu'ils se détrompent. Il n'y a dans ce livre que la relation des faits réels, vécus, par l'un d'entre nous ou par nous tous, dans un groupe de chasse bien précis à l'exception d'une ou deux anecdotes, réelles, mais d'origine étrangère au groupe et adoptée en raison de leur saveur particulière.

Le talent de l'auteur réside indéniablement dans la perception initiale des faits, dans l'analyse fouillée de l'événement et dans la manière originale de le relater. Son style et son vocabulaire révèlent une personnalité littéraire certaine et un talent peu commun dans sa variété comme dans son expression. Sans déflorer le sujet, je pense personnellement que la mission de bombardement écrite en vers libres est une petite merveille. La truculence qui masque la vulgarité d'expressions populaires bien connues prend une tournure poétique et devient un régal de subtilité et d'esprit. On imagine BOIREAU (personnalité militaire légendaire bien connue)

dans un salon littéraire en conversation guindée avec la Marquise maîtresse de maison. La relation du raid sous-marin de l'auteur dans une carlingue d'Airacobra, au large du casino de Djijelli, est unique, d'une part dans l'événement lui-même et d'autre part dans l'analyse instantanée faite par l'auteur dans ces conditions d'inconfort qui devaient susciter d'autres préoccupations que celles d'en faire un article ou une nouvelle. Le « Chise » observé et relaté par le Poète fait penser aux plus belles histoires marseillaises, ou aux contes fantastiques pour enfants insomniaques, dans lesquels on en rajoute en attendant le sommeil. Tout est vrai. Rien n'était préparé et tout était fortuit et imprévu. Vu par l'auteur tout baigne dans l'huile et s'enchaîne comme dans le scénario le mieux étudié. Un canular sans prétention prenant des proportions invraisemblables par réactions en chaîne pour arriver jusqu'à de LATTRE lui-même qui n'en a pas apprécié le sel, réservé il est vrai aux quelques acteurs, atteints progressivement de tremblements d'inquiétude réels sinon apparents.

La mission fratricide de BRETAUD — évoquée en quelques lignes — on ne peut faire autrement, nous les initiés, que de la trouver bien bonne : une patrouille française, montant des appareils américains, travaillant sur ordres anglais, en appui d'une unité américaine, attaquant en territoire italien des unités allemandes... qui étaient américaines. On en oublie les malheureuses victimes, ou on fait semblant. La Jeep à Mérovée, le saut périlleux d'Onésime, les prouesses aériennes de Pipo, la réception du Poète, le vol du toubib, tout ce qui va vous surprendre et vous faire rire, tout cela est vrai, et drôle parce que rapporté avec humour et finesse par l'auteur.

Mais, me direz-vous, à vivre tous ces événements amusants, aviez-vous l'impression de faire la guerre et la faisiez-vous vraiment ? Je ne ferai pas l'injure à tous ceux que nous avons perdus au cours de cette campagne, d'oublier leur sacrifice, d'amoindrir

leur courage, de minimiser leur besoin de victoires sur celui qui occupait la France, mais en définitive je ne sais pas, si, dans notre esprit, nous faisons vraiment la guerre. Ceci est mon impression personnelle avec 35 ans de recul et je ne suis pas sûr qu'elle soit conforme à celle que nous cultivions alors, héros que nous pensions être d'une guerre moderne, conditionnée par une surabondance de moyens matériels, tout en laissant la voie libre aux performances humaines. A la réflexion, nous étions, semble-t-il, un petit groupe de camarades, amis pour certains, de frères d'armes pour le Poète, petit ensemble hiérarchisé organisé en vue d'un travail bien défini et original, vivant en communauté totale, même pour les actes hygiéniques les plus intimes, dans un environnement un peu spécial et comportant des risques que l'on appréciait à leur juste valeur sans plus. Si cet environnement, brutal dans ses réactions et ses sanctions, était la guerre, alors nous vivions en guerre, c'est-à-dire que nous faisons notre métier du temps de paix (je n'oublie pas dans cette optique les réservistes) dans un cadre sortant de l'ordinaire dans tout ce que ce dernier comporte de faux, de bas et de mesquin pour ne retenir que la brutalité et l'intransigeance de la sanction de toute faute professionnelle. Je m'explique d'une manière un peu rude, personnelle et simple, et je m'en excuse auprès de ceux qui ne sont pas faits pour le métier des armes.

Dieu, si ce n'est l'homme, a créé les aviateurs à l'image des oiseaux. Leur destinée est dans les cieux, seraient-ils sereins, ou zébrés d'éclatements de D.C.A., ou fréquentés de Messerschmitt hargneux. Hélas, quand les balles sont dans les fusils, certains alors ne se réalisent pleinement qu'à terre comme de vulgaires « bipèdes ». Dans sa grande miséricorde, Dieu a créé, pour eux, des oiseaux qui ne volent pas. En contrepartie, ils sont domestiques et vivent sur les tas d'ordures ou sur les tas de fumier. Dans nos groupes de chasse engagés nous ne connaissions pas cette

faune. La guerre aérienne dans sa menace brutale et permanente opère un tri impitoyable, faisant fuir vers l'arrière ceux qui, comme HUGOLIN mangeant ses enfants pour leur garder un père, envoyaient les autres au combat pour leur garder des chefs.

Ainsi triés, je n'ose pas dire sélectionnés, sur le plan moral plus que sur le plan professionnel, nous vivions la guerre, nous étions la guerre dans ce qu'elle a d'anoblissant pour celui qui la fait avec son cœur, sa tripe, sa peau, sans se poser des problèmes qu'il a résolus depuis fort longtemps et sans prendre à son compte la responsabilité de l'état de guerre réservée qu'elle est au pouvoir politique et civil. Dans cette petite société, il n'y a pas de tricheurs, pas de menteurs, pas de « petits », il n'y a que d'« honnêtes hommes ». Tout y est droit, direct, facile. L'égaré vicieux, quand il y en a, s'enkyste, s'étirole et s'élimine tout seul. Tout y est normal, naturel, l'acte de bombarder, de mitrailler, comme celui d'avouer sa peur, sa fatigue, son besoin de permission. Fatigué parfois, mais dégonflé jamais. D'ailleurs, si le chef va au charbon « comme tout le monde » il discerne avant l'intéressé le début de lassitude et le met d'office au repos malgré ses dénégations sincères de guerrier passionné.

Où trouver, comment créer de telles microsociétés, évoluant dans une telle ambiance ? Tous nous avons eu peur, nous avons été las, fatigués, nous avons commis des maladresses professionnelles, mais, j'en suis sûr pour eux et pour moi, tous nous avons été heureux que les « HUGOLIN » que j'évoquais tout à l'heure, nous aient laissé la place à la tribune d'honneur. (Eux aussi d'ailleurs, en ce temps-là) — Où ? Mais nulle part ailleurs que dans ces groupes de chasse, où l'individu pilote vit avec une intensité psychique extraordinaire. Que dire de ces équipiers qui suivent le chef de patrouille, plan dans plan, ignorant la D.C.A., les nuages, les Messerschmitt, si ce n'est qu'ils ont remis leur vie entre les mains du guide. Que dire du chef de patrouille qui se consacre

entièrement à la recherche de l'objectif, à la préparation de l'attaque sans se soucier de ses équipiers si ce n'est qu'il les sait prêts à se sacrifier pour lui et pour la réussite de la mission. Depuis longtemps, il a pris en charge la responsabilité de la vie de ses équipiers. Ce sens des « promesses » réciproques, dans l'action collective, où chacun connaît sa place, son rôle, ses responsabilités, est le garant d'une « belle ouvrage » vouée au succès à moindres risques. Quel régal, quelle récompense pour un chef de conduire au combat de pareils garçons dans de telles conditions. Allons plus loin sans honte. Quelle chance de pouvoir vivre et faire ainsi la guerre. Aux esprits chagrins et choqués, je rappellerai tout de suite, que si le civil déclare la guerre c'est le militaire qui la fait. Dans ces conditions si le militaire de carrière n'aime pas faire la guerre (hélas on en rencontre) il vaut mieux pour tous qu'il redevienne civil. Ainsi il ne trompe ni son employeur, ni ses chefs et surtout ni ses subordonnés. Peut-être a-t-il sous-estimé les risques, la mort, la blessure et ceci tous les jours de guerre que le pouvoir et l'ennemi nous réservent. Ce genre de problème ne doit pas être d'actualité le jour de l'échéance. Ou il est réglé depuis votre prise de galons et votre place est parmi nous, ou vous ne l'avez pas réglé, alors vous ne le réglerez jamais. Vous êtes à plaindre ou vous êtes « bipèdes » (voir plus haut).

Et les missions dans tout cela. Il est évident que celles que nous faisons en cette période n'ont rien à voir avec celles de mai-juin 40 ou celles de la bataille d'Angleterre. Elles sont souvent d'une banalité et d'une routine désespérantes. Nous n'y sommes pour rien. Elles sont conçues, ordonnées, et imposées par les Alliés qui nous arment et qui nous commandent. D'ailleurs ce serait faire injure au Poète de laisser croire qu'il aurait pu avoir à un moment quelconque de ses projets l'intention de relater des prouesses guerrières ou des actions d'éclat. Il n'était pas attiré par ce genre de prose, laissant à d'autres ce soin, pour se consacrer à la recher-

che du détail savoureux, de la fine observation, de la pénétrante introspection, qui tranchant sur la morosité de la routine guerrière, donnent un relief particulièrement saisissant à des instants habituellement noyés dans la grisaille de tous les jours pour en faire des souvenirs savoureux et inoubliables qui n'ont que de lointains rapports avec les opérations aériennes ne servant que de cadre et de support.

Je ne sais pas si le Poète, comme ses petits camarades, se posait beaucoup de questions techniques sur la manière la plus efficace et la moins ennuyeuse d'exécuter une protection de convoi. Mais ce que je sais c'est qu'il a bien ressenti et bien analysé l'état d'âme du pilote qui « trouillotte » dans un avion qui « vibrotte » et qui a les « chocquottes » tant qu'il n'a pas devant lui l'alignement lumineux de la rampe d'atterrissage. La mission est la même pour tous, mais l'interprétation des ratés imaginaires d'un moteur qu'on vous a placé traîtreusement dans le dos se présente comme un phénomène strictement personnel, que d'aucun ressentait sans trop savoir l'analyser, alors que le Poète, tout comme Tatave (non cité) ou Onésime étaient maîtres en ce genre de psychanalyse tragico-burlesque. Se pencher sur un Compte Rendu de Mission de Bombardement était le fait du chef de patrouille responsable ou de l'apprenti perfectible. Mais le véritable intérêt et l'originalité de la mission ne résidaient-ils pas dans la mise au point, par Pipo, de l'attaque au sol poussée au plus près en réduisant au maximum le rayon de ressource par « coudage de l'avion ». On pouvait aussi, selon Pipo, réduire les traînées parasites et augmenter l'autonomie sur le chemin du retour en larguant l'empenage arrière. La science du polytechnicien Pipo, vue par le Poète, nous laissait béats d'admiration. Ses applications originales et personnelles dépassaient de fort loin les enseignements pratiques de la mission elle-même.

Nous n'avions rien de Super Men Pilotes d'aujourd'hui,

d'aspect plus cosmonautes qu'aviateurs. En dessous de 5 000 pieds, masque à oxygène enlevé, nos regards se rencontraient et nos visages, visibles d'un bord à l'autre, pouvaient encore s'exprimer spontanément, sans paroles, mais aussi sans artifices. La technique certes était déjà très avancée et l'organisation scientifique s'était introduite dans le système, mais l'hélice et le moteur à pistons s'ils n'étaient plus ceux du Spad 7 ou du BB Nieuport maintenaient toujours une petite ambiance style « Jeanjean » à ces escadrilles qui ignoraient le régime pilote et le jus de fruit du « Jet Man ».

Notre armée de l'Air a évolué depuis 35 ans à une vitesse telle que nous nous sentons plus proches des anciens de 14-18 que des jeunes de 80. Nous les envions et nous les admirons sous certains aspects, certains qu'en retour la période 39-45 que nous avons vécue, alors qu'ils n'étaient que projets ou espérances, ne peut pas ne pas les faire rêver. Le Poète les y incite. Que la lecture de ce livre apporte aux jeunes ce témoignage réaliste de ce que furent dans ces groupes de chasse, à une période où la victoire était en vue, l'ambiance et la vie de tous les jours, qu'elle fasse revivre aux anciens les événements savoureux ou pénibles réduits à l'état de souvenirs, que cette bouffée d'air frais va revivifier pour leur plus grand plaisir.

Merci Poète

*Signé Le Patron
Illisible*

Retrouvons-nous si vous le voulez bien à la postface.